Le non-dit linguistique dans les dynamiques territoriales

Christian TREMBLAY

Observatoire Européen du Plurilinguisme (OEP)

https ://doi.org/10.17184/eac.7860

Résumé : Cette recherche, partant de l'importance avérée de l'éducation dans les processus de développement, s'interroge sur la place réelle de la langue dans la société et dans l'éducation elle-même. Traditionnellement, il semble aller de soi que l'apprentissage de la langue est à la base de tous les autres enseignements. Or, cette position privilégiée n'est pas aussi assurée que l'on se l'imagine. Cette situation que l'on peut dire aléatoire tient à différents facteurs au premier rang desquels le fait que le langage jusqu'à l'époque moderne n'a pas fait l'objet d'une conception très élaborée, sauf de la part de quelques auteurs peu nombreux dans le paysage philosophique. Et très paradoxalement, l'émergence de la linguistique comme science à part entière au XIX^{e} siècle a plutôt affaibli que renforcé la place de la langue. Entre une conception utilitariste qui ne voit dans la langue qu'un outil de communication et la langue comme fait de culture, il existe une tension généralisée dans laquelle la langue-culture n'est pas en situation de force. La relative négligence dans laquelle est tenue la langue dans l'éducation et dans d'autres instances économiques et politiques s'avère totalement contre-productive pour le développement.

Mots-clés : développement, éducation, outil de communication, langue-culture

Abstract : Starting from the proven importance of education in development processes, this research looks at the real place of language in society and in education. Traditionally, it seems to be taken for granted that language learning underpins all other forms of education. However, this privileged position is not as secure as we might imagine. First and foremost, until modern times, language has not been the subject of a very elaborate conception, except on the part of a few authors who are not very numerous in the philosophical landscape. And very paradoxically, the emergence of linguistics as a science in its own right in the 19th century weakened rather than strengthened the place of language. Between a utilitarian conception of language as a tool of communication and language as a fact of culture, there is a generalized tension in which language-culture is not in a position of strength. The relative neglect of language in education and other economic and political bodies is proving to be totally counterproductive for development.

Keywords : development, education, communication tools, language-culture

1 Éducation et développement

1.1 La découverte tardive de l'éducation comme facteur de développement

L'idée selon laquelle l'éducation est un facteur de développement essentiel relève aujourd'hui presque du lieu commun. Si l'OCDE a mis en place des instruments de mesure destinés à comparer les systèmes d'enseignement, on peut penser que ceux-ci sont bien de puissants leviers pour le développement où que ce soit, aussi bien dans les pays peu développés que dans les pays surdéveloppés.

Cela n'a pas toujours été le cas. On pourrait même affirmer que ce qui est devenu pour nous une évidence ne date que de quelques décennies. La place de la langue dans l'éducation jouit-elle d'une prise de conscience aussi favorable ?

Au cours du XIX^{e} siècle, aucun économiste n'avait conscience de l'importance de l'éducation. La question a commencé à se poser quand il est apparu que la théorie économique était incapable d'expliquer la croissance dans sa totalité. Elle a pu se satisfaire pendant plusieurs décennies de l'idée d'un facteur résiduel non explicité qui représentait une petite moitié des phénomènes observés.

Il fallut du temps pour considérer que les progrès dans le niveau d'éducation de la population pouvaient jouer un rôle dans cette croissance et même que la croissance pouvait engager la société dans sa globalité.

On a fini par s'aviser que la seule comparaison au XIX^{e} siècle des systèmes éducatifs européens entre eux et par rapport aux États-Unis et leur mise en relation avec le niveau de développement suffisait pour établir la place non exclusive mais importante de l'éducation dans les processus de développement.

En fait, en dehors de la science économique, encore dans les limbes, les politiques en avaient une forme d'intuition.

Nous n'allons pas faire ici l'historique de la guerre franco-allemande de 1870, mais parmi les éléments qui pouvaient expliquer la défaite inattendue de la France, il y avait le faible niveau d'éducation de la population au regard de celui de la population allemande et sa faible connaissance de la langue française. À vrai dire, l'écart entre le niveau d'éducation des jeunes Français et des jeunes Prussiens était à l'avantage de ces derniers. Il faut ajouter à cela une faiblesse notable du point de vue linguistique côté français. La France était en effet un nation multilingue composée de populations, pour une très large part, monolingues ne parlant que des langues ou des patois régionaux, entre lesquels certes l'intercompréhension pouvait sans doute un peu fonctionner, mais ce qui collectivement ne pouvait se comparer à l'homogénéité germanique.

Ainsi, si l'on mesure le taux d'analphabétisme par la proportion des époux qui signent le registre de mariage d'une simple croix, la France est passée au-dessous de 10 % en 1890 et la Belgique en 1904[1], alors que la Prusse avait atteint ce niveau dès 1840.

Le niveau de scolarisation confirme ces premières constatations. À cet égard, l'écart entre pays européens existait, avec une légère avance de la Prusse sur la France et

[1] Travaux de C. M. Cippola cités par Alain Peyrefitte dans *La société de confiance*, 1995, Odile Jacob, page 435

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

l'Angleterre, mais il était surtout très spectaculaire au regard des États-Unis où l'universalité de la scolarisation en primaire était atteinte dès les années 1850, alors que les pays européens, France, Angleterre et Allemagne, était entre 20 et 30 %. Rapportée à l'ensemble de la population tous âges confondus, la population se trouvant dans des écoles était respectivement aux États-Unis, en Allemagne, en Royaume-Uni et en France de 18 %, 16 %, 12 % et 10 %. En 1887, les mêmes pourcentages étaient de 22 %, 18 %, 16 % et 15 %.

La scolarisation universelle primaire étant atteinte dans ces trois pays autour des années 1890-1910, donc un demi-siècle après les États-Unis, l'avance de ces derniers se maintiendra en ce qui concerne la scolarisation dans le second degré puis dans l'enseignement supérieur. En 1950, le taux de scolarisation secondaire atteint 80 % aux États-Unis contre 20 %, 30 % et 40 % en Angleterre, France et Allemagne.

« En 1870, les dépenses publiques d'éducation, tous niveaux d'éducation et collectivités publiques confondus, représentent plus de 0,7 % du revenu national des États-Unis, contre moins de 0,4 en France et moins de 0,2 % au Royaume-Uni. En 1910, elles ont atteint 1,4 % aux États-Unis, contre 1 % en France et 0,7 % au Royaume Uni. »[2]

Ces données dont Thomas Piketty donne un aperçu[3], en synthétisant des données issues de l'étude « Human Capital in the Long-Run » de J. Lee et H. Lee[4] de 2016, n'ont commencé à intéresser les économistes qu'à partir des années 1980[5].

C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter les lois Jules Ferry en France dans les années 1870. Elles se sont inscrites dans le mouvement général d'alphabétisation et de scolarisation qui marque les XIX^{e} et XX^{e} siècles, et ne font que poursuivre et amplifier une œuvre amorcée depuis 1830 et elles annoncent le mouvement vers la démocratisation de l'éducation par l'extension aux filles et par inclusion du second degré et de l'enseignement supérieur.

1.2 Les leçons de l'anthropologie et de la démographie

Si les sciences économiques ont manifesté un siècle de retard par rapport aux exigences de la société, les travaux de démographie et d'anthropologie nous donnent un recul historique particulièrement intéressant. Depuis les travaux d'Emmanuel Todd et Hervé Le Bras[6], rompant avec le postulat marxiste du primat de la technique sur la culture, on sait que le développement économique a accompagné les progrès de la lecture qui se sont manifestés d'abord dans l'Europe du Nord de religion protestante et se sont propagés ensuite vers le sud catholique, la France, puis l'Italie et l'Espagne. Avant la Révolution, dans le nord et l'est de la France, 50 % de la population savait lire et écrire. Mais dans l'ouest et le sud, les deux tiers étaient analphabètes.

[2] P. Lindert. *Growing Public*, cité par Thomas Piketty, *Capital et idéologie*, Seuil, septembre 2019, p. 609

[3] *Capital et idéologie*, Thomas Piketty, Seuil, septembre 2019, p. 604 à 607

[4] « Human Capital in the Long-Run » de J. Lee et H. Lee, dans *Journal of Development Economics*, vol. 22, 2016, p. 147-169

[5] Voir « Alphabétisation, culture et développement : Tour d'horizon », Christian Tremblay, dans *Les Cahiers de l'ACAREF* Vol 1 n° 3 décembre 2019 ISBN 9782953729962

[6] *L'invention de la France*, Hervé Le Bras, Emmanuel Todd, 1981, LGF, Le Livre de Poche ; *L'invention de l'Europe*, Emmanuel Todd, mai 1990, mars 1996, Seuil

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

Le seul fait que tout fidèle dans la religion réformée puisse s'élever par la lecture de la Bible, induisit un changement culturel majeur avec pour conséquence de donner à chacun une compétence linguistique, qui restait réservée au clergé chez les catholiques. Le rapport à la langue et au savoir s'en trouvait modifié. L'accès à la connaissance jusqu'à présent réservé à des élites cléricales très réduites pouvait se propager à des élites bourgeoises engagées dans la vie économique.

Le mouvement impulsé par la Réforme suggère que le développement de l'instruction par la lecture a anticipé sur le développement économique au lieu d'être dans une sorte de boucle de rétroaction vertueuse, le langage appelant le développement et le développement appelant les progrès de l'instruction et donc normalement du langage.

Les processus de transferts à l'intérieur de sociétés demeurant principalement rurales s'effectuaient de manière très lente, s'étalant sur plusieurs siècles, touchaient essentiellement des savoirs pratiques, faisant peu appel à des savoirs théoriques, indissociables de l'écriture et de la lecture. Si l'on suit Alberto Mangel dans son *histoire de la lecture*, on constate que dans les civilisations de l'écrit qui naissent en Mésopotamie jusqu'à des temps assez proches, l'écriture et la lecture ne touchaient en réalité que des fractions infimes de la population. Et l'Église catholique en distinguant les clercs des laïcs ne faisait que reproduire ce modèle ancestral.

La Réforme provoqua de ce point de vue une révolution radicale. Quant aux échanges entre sociétés, leur principal véhicule était les échanges commerciaux, mais aussi intellectuels. Les contacts, pas toujours guerriers, du monde chrétien avec le monde islamique à partir du IX^{e} siècle, ont été marqués par le vaste mouvement de traduction du grec vers l'arabe, puis de l'arabe vers le latin, ce qui a permis la redécouverte de l'Antiquité grecque et a conduit trois siècles plus tard aux « Renaissances » italienne puis française. Ces contacts se sont établis entre lettrés plurilingues, impliquant scientifiques, philosophes et traducteurs. L'Église a recueilli cet héritage et a revu à travers la scolastique sa manière de concilier les sciences et la philosophie avec la foi. La chute de Constantinople en 1453, précipitant des populations entières et des lettrés vers l'Italie, a amplifié le mouvement de traduction des œuvres de l'Antiquité directement du grec vers le latin et accéléré l'évolution des idées.

À l'époque moderne, l'histoire des deux derniers siècles pourrait s'analyser comme une accélération de ce processus de transformation dans la transmission des savoirs pour arriver à la société actuelle qualifiée à tort ou à raison de « société de la connaissance ».

2 Langage et philosophie

2.1 La question de la langue « outil de communication » ou « accomplissement de la pensée » et la profondeur historique du langage.

Nous avons jusqu'à présent volontairement associé, sans distinction véritable, lecture, instruction, pensée et langage.

Si l'on retrace l'histoire de l'écriture et de la lecture, on peut constater que depuis la protoécriture, 5000 ans av. JC, qui correspond à une écriture picturale, jusqu'à l'art du vitrail, à la *Bible du pauvre,* l'image est au cœur de la communication, et ne l'a

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

jamais quitté jusqu'à l'art contemporain, l'art de la BD et l'art de la publicité. Donc, jusqu'à des temps pas très lointains, le mot et la chose se confondaient. L'abstraction a, bien sûr, fait son chemin de sorte que pour synthétiser la pensée scolastique héritière d'Aristote, Thomas d'Aquin énonce dans la Somme différentes formulations du propos d'Aristote :

> d'après Aristote (*Periher.*, liv. 1, chap. 1), les noms étant les signes des idées, il est nécessaire que le langage procède de la même manière que l'esprit. (conclusion article 1, question N° 7)
>
> Nous nommons les choses selon qu'elles nous sont connues. Car les mots, comme le dit Aristote (*Perih.*, liv. 1, *in princ.*), sont l'image des conceptions de l'esprit. (Objection N° 1, article 2, question N° 25)
>
> Les éléments de la parole sont les signes de la pensée de l'âme, d'après Aristote (*Periher.*, liv. 1, *in princ.*) (Objection N° 5, article 2, question 77).
>
> On dira que les préceptes cérémoniels se distinguent par leur signification figurative. Néanmoins, selon S. Augustin, "ce sont les paroles qui possèdent principalement, dans la société humaine, le pouvoir de signifier". La présence de préceptes cérémoniels portant sur des gestes figuratifs ne s'imposait donc pas dans la loi ancienne. (objection 3, article 3, question 99).

Platon :

> « pensée et discours ne sont qu'une même chose, sauf que le discours intérieur que l'âme tient en silence avec elle-même, a reçu le nom spécial de pensée »

Aristote

> "Appartient à la pensée tout ce qui doit être établi par le langage" (*Poétique* 1456b)[7]

Dans *De l'interprétation*, Aristote commence par cette phrase :

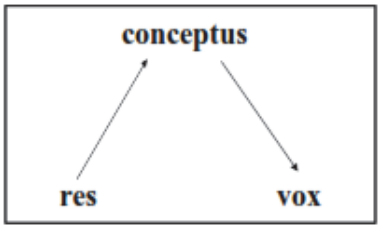
> « Les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme, et les mots écrits les symboles des mots émis par la voix. Et de même que l'écriture n'est pas la même chez tous les hommes, les mots parlés ne sont pas non plus les mêmes, bien que les états de l'âme dont ces expressions sont les signes immédiats soient identiques chez tous, comme sont identiques aussi les choses dont ces états sont les images. » (De l'interprétation, 1, 16a)

[7] Cité par Julia Kristeva (*Le langage cet inconnu*, Le Seuil, Essais, 1981, p. 115)

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

On notera ici que les « états de l'âme » (les perceptions dirions-nous aujourd'hui) sont identiques chez tout le monde et que les « choses » sont identiques dont les « états d'âme » et les mots ne sont que les reflets, d'où une triple identité et une double dépendance du mot par rapport à la chose et la pensée. Il n'y a aucune explication aux variations de mots et donc de langues.

François Rastier souligne que cet énoncé est « le fondement de l'universalisme traditionnel en sémantique », représenté graphiquement par la triade sémiotique reprise sous de nombreuses versions dont voici une forme simplifiée à l'extrême[8] :



Il y a le mot, qui devient concept pour désigner la chose. Il n'est pas question de langue ni de langage. Le mot est signe des idées, pensées ou concepts, à propos de la chose.

Parler, écrire ou lire sont des manières de penser. Mais c'est bien la pensée qui gouverne les mots.

Leibniz et Descartes disent à peu près la même chose trois siècles plus tard.

Il n'y a pas encore de césure entre le langage et la pensée.

> THÉOPHILE (Leibniz). Je crois qu'en effet sans le désir de nous faire entendre nous n'aurions jamais formé de langage ; mais étant formé, il sert encore à l'homme à raisonner à part soi, tant par le moyen que les mots lui donnent de se souvenir des pensées abstraites que par l'utilité qu'on trouve en raisonnant à se servir de caractères et de pensées sourdes ; car il faudrait trop de temps s'il fallait tout expliquer et toujours substituer les définitions à la place des termes. (*Nouveaux essais sur l'entendement humain* livre III, chap. I, 2).

On note ici une distinction intéressante, que l'on retrouvera chez Vygotski et Merleau-Ponty, entre les mots existants réinvestis dans le raisonnement et la nécessité pour raisonner de passer par le langage.

Pour Descartes, il en est à peu près de même :

> « …par la voix, ou par d'autres mouvements du corps, on n'a point cependant encore observé qu'aucun animal fut parvenu à ce degré de perfection

[8] *François Rastier, Sémantique et recherches cognitives*, PUF, 1991, p. 75

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

> d'user d'un véritable langage, c'est-à-dire qui nous marquât par la voix, ou par d'autres signes, quelque chose qui pût se rapporter plutôt à la seule pensée qu'à un mouvement naturel. Car la parole est l'unique signe et la seule marque assurée de la pensée cachée et renfermée dans les corps ; » (Descartes, Lettre à Morus, 5 février 1649 (extrait)[9]

Donc clairement pour Descartes, le sujet parlant est également le sujet pensant. Et Simone Manon pose la question en plusieurs volets :

- Peut-on viser du sens sans le support de signes ? La pensée sans langage peut-elle exister ? Loin d'être un simple outil, le langage n'est-il pas la substance même de la pensée, l'élément dans lequel elle se forme, s'élabore et prend conscience d'elle-même.
- N'est-ce pas dans le milieu du langage que l'enfant devient un sujet, c'est-à-dire, non seulement un être pensant, mais une subjectivité consciente apte à dire « Je » parce qu'elle s'adresse à un « tu » et devient le « tu » de celui qui dit « Je » ?
- La pensée dispose-t-elle du langage comme on dispose d'un simple outil ? Plus qu'une médiation docile, le langage n'a-t-il pas une opacité qui en fait un obstacle pour la pensée ? Qu'est-ce qui explique les rapports tendus de la pensée et du langage ?[10]

Et si la langue est interrogée, ce sera essentiellement à travers la grammaire. La langue est une grammaire. Elle est transparente à la pensée. Pour penser, il suffit de parler, d'écrire et de lire.

Jusqu'à présent, la langue évolue dans un univers encore conçu comme limité et où la pensée et la parole qui la matérialise le représentent d'une façon qui est présumée unique, c'est-à-dire universelle.

L'être est encore « être de langage », selon l'expression de Michel Foucault.[11]

Or, après quelques siècles de découverte du monde, nous sommes sortis de l'« être de langage ».

Michel Foucault s'interroge sur la disparition de « l'être de langage » dans la société. Ces deux réalités qui se contredisent nous interpellent ou plutôt devraient nous interpeller.

À la charnière du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècles, avec Bopp, Humboldt, Schlegel, Grimm particulièrement, l'étude comparée des langues s'érige comme science autonome. Ce mouvement s'accompagne d'un profond changement dans la manière dont une langue

[9] Cité par Simone Manon dans « Descartes et la question du langage » (https://www.philolog.fr/descartes-et-la-question-du-langage/, 23 avril 2019)

[10] « Le langage est-il un simple instrument de la pensée » (https://www.philolog.fr/le-langage-est-il-un-simple-instrument-de-la-pensee/, 21 avril 2019)

[11] *Les mots et les choses*, Michel Foucault, Tel, Gallimard, 1966,p. 57-59

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

peut être caractérisée et être distinguée des autres. Alors que, selon Michel Foucault, à l'époque classique on jette un regard essentiellement externe sur les langues, avec les auteurs qui viennent d'être cités, les langues seront prises comme des totalités dont tout le travail du philologue sera de découvrir les principes propres et ne plus voir dans la diversité des langues de pures variations combinatoires des éléments qui les composent par rapport à un monde limité et figé.

Autre transformation. Alors que le mot était considéré comme le support exclusif de la représentation, en réalité, il ne prend son sens que dans le contexte de la phrase, du texte et du discours. La langue forme système.

Un changement fondamental s'opère également dans le positionnement des langues par rapport au réel, alors que les langues avaient tendance à n'être vues que comme de pures représentations du monde extérieur, ce qu'exprime clairement la triade sémiotique.

> Le langage n'est plus « un système de représentations qui a pouvoir de découper et de recomposer d'autres représentations ; il désigne en ses racines les plus constantes des actions, des états, des volontés ; plutôt que ce qu'on voit, il veut dire originairement ce qu'on fait ou ce qu'on subit […]. Le langage « s'enracine » non pas du côté des choses perçues, mais du côté du sujet en son activité […] On se remet à attribuer au langage de profonds pouvoirs d'expression (Humboldt n'est pas seulement le contemporain de Bopp ; il connaissait son œuvre et par le détail : […] si le langage exprime, ce n'est pas dans la mesure où il imiterait et redoublerait les choses, mais dans la mesure où il manifeste et traduit le vouloir fondamental de ceux qui parlent […] Le langage n'est plus lié aux civilisations par le niveau de connaissances qu'elles ont atteint […] mais par l'esprit du peuple qui les a fait naître, les anime et peut se reconnaître en elles […] Du coup, les conditions de l'historicité du langage sont changées ; les mutations ne viennent plus d'en haut (de l'élite des savants, du petit groupe des marchands et des voyageurs, des armées victorieuses, de l'aristocratie d'invasion), mais elles naissent obscurément d'en bas, car le langage n'est pas un instrument, ou un produit – un *ergon* comme disait Humboldt – mais une incessante activité – une *energïa*.[12]

Nous tenions à restituer très largement ce passage de l'essai *Les mots et les choses*, tant il est essentiel malgré une systématicité excessive au regard d'une réalité qui ne viendrait plus que d'en bas.

Le grand paradoxe, c'est qu'alors que ressort toute l'épaisseur indépassable et incontournable de la langue, en réalité du fait de son fractionnement, elle perd en universalité, et dans le paysage scientifique elle devient une discipline, un domaine ou un objet de connaissance parmi d'autres. « Détaché de la représentation, le langage n'existe plus désormais, et jusqu'à nous encore, que sur un mode dispersé »[13].

[12] Michel Foucault, *ibid.* p. 302-303
[13] *Ibid.* p. 315

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

Des compensations à ce « nivellement du langage » existent, mais les effets sont encore modestes.

D'abord le langage constitue une incontournable médiation « pour toute connaissance scientifique qui veut se manifester comme discours ». Ici, sans en dire plus, Foucault pose la question de la diversité linguistique dans le domaine scientifique[14].

Ensuite, l'étude du langage, dans son épaisseur historique comporte une valeur critique dont on ne peut faire abstraction. « De là cette nécessité de remonter des opinions, des philosophies et peut-être même des sciences jusqu'aux mots qui les ont rendus possibles, et, par-delà, jusqu'à une pensée, dont la vivacité ne serait pas encore prise dans le réseau des grammaires [...] Le langage a repris la densité énigmatique qui était la sienne à la Renaissance. »[15]

En troisième lieu, Foucault voit dans l'apparition de la littérature une autre compensation au nivellement du langage comme objet.

Enfin, face à ce qu'il appelle la « dispersion du langage », Foucault imagine « retrouver en un espace unique le grand jeu du langage, ce [qui] pourrait être aussi bien faire un bond décisif vers une forme toute nouvelle de pensée que refermer sur lui-même un mode de savoir constitué au siècle précédent. »[16]

Donc, on serait fondé à penser que le langage devrait être au centre de la pensée contemporaine et des politiques publiques. Il n'en est rien. Il suffit de consulter tous les manuels de culture générale disponibles sur le marché pour la présentation aux concours pour constater la place marginale qu'occupe le langage dans l'esprit de nos contemporains.

2.2 Le recentrement sur le langage

Il faut à ce sujet montrer que la pensée philosophique et les sciences du langage ont pris des directions très différentes depuis la fin du XIX^{e} siècle au regard de la question fondamentale de la place du langage dans la société.

Contre les tendances profondes de la société contemporaine, la philosophie moderne n'a pas rompu avec l'héritage de l'Antiquité et même de l'époque classique qui sans voir une identité parfaite entre pensée et langage, y voyait cependant un couple théoriquement indissociable, comme les particules élémentaires d'un atome.

Si la réflexion philosophique s'était presque toujours tenue éloignée du langage, c'était essentiellement en raison de cette quasi-identité. Si penser c'est parler et parler c'est penser, s'intéresser à la pensée, c'est implicitement traiter du langage. Aussi la pensée depuis des millénaires s'est contentée, dit Foucault, de parler « sans savoir ce que c'est que parler ni même qu'elle parle »[17]. C'est avec Nietzsche que le langage rentre « directement et pour lui-même dans le champ de la pensée » et que la tâche philosophique implique une réflexion radicale sur le langage.

[14] Cf. *Plurilinguisme et créativité scientifique*, Observatoire européen du plurilinguisme, 2016, collection *Plurilinguisme*
[15] *Ibid.* p. 311
[16] *Ibid.* p. 318
[17] *Ibid.* p. 317

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

2.2.1 Nietzsche

Nietzsche ne construit pas une théorie générale du langage, mais le langage est omniprésent dans sa philosophie. Selon Scarlett Marton,

> « Lorsqu'il prépare son cours sur « L'origine du langage », pendant l'année universitaire de 1869-1870, Nietzsche a déjà affaire à ce qui deviendra le double point de départ de sa critique du langage. Il consigne alors : « Toute pensée consciente n'est possible qu'avec l'aide du langage » et « les connaissances philosophiques les plus profondes sont déjà préparées dans le langage ». D'une part, il soutient l'idée que la pensée ne devient consciente que grâce au langage ; d'autre part, il défend la thèse selon laquelle le langage est indispensable au processus d'élaboration des connaissances philosophiques […]
>
> Dans son texte sur *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Nietzsche commence par penser le langage en tant que relation. Il fait voir que dans le langage a pris place la croyance selon laquelle on pourrait saisir les choses telles qu'elles sont. Prenant comme point de départ la distinction kantienne entre le phénomène et le noumène, il se consacre à montrer que, dans la mesure où on n'a pas d'accès à la chose en soi, les mots ne peuvent pas correspondre aux choses elles-mêmes ; ils ne correspondent qu'aux rapports que l'individu peut avoir avec les choses.[18]
>
> Nous croyons posséder quelque savoir des choses elles-mêmes lorsque nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, mais nous ne possédons rien d'autre que des métaphores des choses, et qui ne correspondent absolument pas aux entités originelles.[19] »

Deux citations supplémentaires suffisent à établir que s'agissant du lien entre pensée et langage, il y a quasiment unanimité à ce sujet.

2.2.2 Hegel, Philosophie de l'esprit, publication posthume de cours-1817-36.

> Nous n'avons conscience de nos pensées, nous n'avons de pensée déterminée et réelle, que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et que par suite nous les marquons de la forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée. Messmer en fit l'essai, et, de son propre aveu, en faillit perdre la raison. Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée, cette nécessité qui la lie au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable… Mais c'est là une

[18] « Le problème du langage chez Nietzsche. La critique en tant que création », Scarlett Marton dans *Revue de métaphysique et de morale,* 2012/2 (N° 74), pages 227

[19] *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Nietzsche, 1.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

opinion superficielle et sans fondement ; car en réalité, l'ineffable c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. Sans doute, on peut se perdre dans un flux de mots sans saisir la chose. Mais la faute en est à la pensée imparfaite, indéterminée et vide, elle n'en est pas au mot. Si la vraie pensée est la chose même, le mot l'est aussi lorsqu'il est employé par la vraie pensée. Par conséquent l'intelligence, en se remplissant de mots, se remplit aussi de la nature des choses.

2.2.3 Maurice Merleau-Ponty

« La dénomination des objets ne vient pas après la reconnaissance, elle est la reconnaissance même. Quand je fixe un objet dans la pénombre et que je dis : « C'est une brosse », il n'y a pas dans mon esprit un concept de la brosse, sous lequel je subsumerais l'objet et qui d'autre part se trouverait lié par une association fréquente avec le mot de « brosse ». Mais le mot porte le sens, et, en l'imposant à l'objet, j'ai conscience d'atteindre l'objet. Comme on l'a souvent dit[20], pour l'enfant, l'objet n'est connu que lorsqu'il est nommé, le nom est l'essence de l'objet et réside en lui au même titre que sa couleur et que sa forme. Pour la pensée préscientifique, nommer l'objet c'est le faire exister ou le modifier : Dieu crée les êtres en les nommant et la magie agit sur eux en parlant d'eux. Ces « erreurs » seraient incompréhensibles si la parole reposait sur le concept, car il devrait toujours se connaître comme distinct d'elle et la connaître comme un accompagnement extérieur. Si l'on répond que l'enfant apprend à connaitre les objets à travers les désignations du langage, qu'ainsi, donnés d'abord comme êtres linguistiques, les objets ne reçoivent que secondairement l'existence naturelle, et qu'enfin l'existence effective d'une communauté linguistique rend compte des croyances enfantines, cette explication laisse le problème intact, puisque, si l'enfant peut se connaître comme membre d'une communauté linguistique avant de se connaître comme pensée d'une Nature, c'est à condition que le sujet puisse s'ignorer comme pensée universelle et se saisir comme parole, et que le mot, loin d'être le signe des objets et des significations, habite les choses et véhicule les significations. Ainsi, la parole, chez celui qui parle, ne traduit pas une pensée déjà faite, mais l'accomplit[21] ».[22]

« La parole n'est pas le « signe » de la pensée, si l'on entend par là un phénomène qui en annonce un autre comme la fumée annonce le feu. La parole et la pensée n'admettraient cette relation extérieure que si elles

[20] Par exemple Piaget, *La représentation du Monde chez l'enfant*, p. 60 et suivantes

[21] Il y a lieu, bien entendu, de distinguer une parole authentique, qui formule pour la première fois, et une expression seconde, une parole sur des paroles, qui fait l'ordinaire du langage empirique. Seule la première est identique à la pensée.

[22] Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Tel, 1945, p. 217. En disant que la parole accomplit la pensée de celui qui parle, Merleau-Ponty utilise les mêmes termes que Vygotski (Pensée et Langage, 1934, qui ne sera traduit en français qu'en 1985, La Dispute, 1997).

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

étaient l'une et l'autre thématiquement données ; en réalité elles sont enveloppées l'une dans l'autre, le sens est pris dans la parole et la parole dans l'existence extérieure du sens. Nous ne pourrons pas davantage admettre, comme on le fait d'ordinaire, que la parole soit un simple moyen de fixation, ou encore l'enveloppe et le vêtement de la pensée. Pourquoi serait-il plus aisé de se rappeler des mots ou des phrases que de se rappeler des pensées, si les prétendues images verbales ont besoin d'être reconstruites à chaque fois ? Et pourquoi la pensée chercherait-elle à se doubler ou à se revêtir d'une suite de vociférations, si elles ne portaient et ne contenaient en elles-mêmes leur sens ? Les mots ne peuvent être les "forteresses de la pensée" et la pensée ne peut chercher l'expression que si les paroles sont par elles-mêmes un texte compréhensible et si la parole possède une puissance de signification qui lui soit propre. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, le mot et la parole cessent d'être une manière de désigner l'objet ou la pensée, pour devenir la présence de cette pensée dans le monde sensible, et, non pas son vêtement, mais son emblème ou son corps. […] Des malades peuvent lire un texte en « mettant le ton » sans cependant le comprendre. C'est donc que la parole ou les mots portent une première couche de signification qui leur est adhérente et qui donne la pensée comme style, comme valeur affective, comme mimique existentielle, plutôt que comme énoncé conceptuel. Nous découvrons ici sous la signification conceptuelle des paroles une signification existentielle, qui n'est pas seulement traduite par elles, mais qui les habite et en est inséparable. Le plus grand bénéfice de l'expression n'est pas de consigner dans un écrit des pensées qui pourraient se perdre, un écrivain ne relit guère ses propres ouvrages, et les grandes œuvres déposent en nous à la première lecture tout ce que nous en tirerons ensuite. L'opération d'expression, quand elle est réussie, ne laisse pas seulement au lecteur et à l'écrivain lui-même un aide-mémoire, elle fait exister la signification comme une chose au cœur même du texte, elle la fait vivre dans un organisme de mots, elle l'installe dans l'écrivain ou dans le lecteur comme un nouvel organe des sens, elle ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience. »[23]

[…]

« Si conscience constituante universelle était possible, l'opacité du fait disparaîtrait. Si donc nous voulons que la réflexion maintienne à l'objet sur lequel elle porte ses caractères descriptifs et le comprenne vraiment, nous ne devons pas considérer comme le simple retour à une raison universelle, la réaliser d'avance dans l'irréfléchi, nous devons la considérer comme une opération créatrice qui participe elle-même la facticité de l'irréfléchi. C'est pourquoi seule de toutes les philosophies la phénoménologie parle d'un champ transcendantal. Ce mot signifie que la réflexion n'a jamais sous son regard le monde entier et la pluralité des monades déployés et objectivés et qu'elle ne dispose jamais, que d'une vue partielle et d'une puissance limitée. C'est aussi pourquoi la phénoménologie est une phénoménologie,

[23] Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Tel, 1945, p. 221-222.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

> c'est-à-dire étudie l'apparition de l'être à la conscience, au lieu d'en supposer la possibilité donnée d'avance. »[24]

On soulignera dans ce dernier fragment l'utilisation par Merleau-Ponty du concept de « monade » dû à Leibniz et qui fonde l'idée que chaque être vivant est doté d'une capacité, donc universelle, d'avoir un « point de vue » sur le monde, lequel reste inaccessible dans sa totalité, ce qui veut dire aussi, anticipant sur Kant et Nietzsche, que nous n'avons pas d'accès direct au réel. Leibniz ne vise pas spécifiquement le langage, mais on ne voit pas comment le langage pourrait être autre qu'une constellation de points de vue sur le monde. Humboldt franchira le pas en parlant de « vision du monde ».

2.2.4 Hannah Arendt

Il est impossible de ne pas mentionner l'apport d'Hannah Arendt pour la réflexion sur le langage. Alors même qu'il occupe une place assez modeste dans l'ensemble de son travail de philosophie politique, son apport est important sur trois plans. D'abord, elle marque bien la différence, qui n'est pas qu'affective, entre d'une part langue maternelle, qu'elle conjugue au singulier, mais qui pourrait l'être au pluriel, et d'autre part les langues apprises plus tard. Avant même que les neurosciences s'emparent du sujet, la perception qu'elle a de cette différence fondamentale, d'une manière au demeurant assez banale, dans la mesure où chaque être humain peut faire le même constat, n'en a que plus de force.

Les extraits qui suivent proviennent, chez Hannah Arendt, de *La langue maternelle*[25], *Eichmann à Jérusalem*[26] et de *Journal de pensées*[27], abondamment commentés par Barbara Cassin dans la troisième partie de son ouvrage *Ce que peuvent les mots*[28], intitulée « La chancelante équivocité du monde », elle-même reprise de son livre *La nostalgie*[29].

> – HA : L'Europe de la période pré-hitlérienne ? Je ne la regrette pas, soyez-en assuré. Que reste-t-il ? Eh bien la langue reste.
>
> – GG : C'est important pour vous ?
>
> – HA : oui beaucoup. J'ai toujours consciemment refusé de perdre ma langue maternelle. J'ai toujours conservé une certaine distance, aussi bien avec le français que je parlais très bien à l'époque, qu'avec l'anglais qui est la langue dans laquelle j'écris aujourd'hui.

[24] Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Tel, 1945, p. 88.

[25] *La langue maternelle*, Ed. Etérotopia, 2015. Publication à titre posthume regroupant deux textes : « Seule demeure la langue maternelle » c'est un entretien avec Günter Gaus paru à la Télévision allemande le 28 octobre 1964 ; "Compréhension et politique" de 1953, dans lequel Arendt aborde la question de la ruine du sens commun.

[26] *Rapport sur la banalité du mal*, trad. A. Guérin, Paris, Gallimard, 1966 ; revue par Michelle-Irène Brudny de Launay, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1991. H. Arendt, « Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal », trad. révisée par M. Leibovici, introd. P. Bouretz, in *Les origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, éd. sous la direction de P. Bouretz, Paris, Gallimard, 2002.

[27] Hannah Arendt. *Journal de pensée*, cahier II, novembre 1950, p. 56-57. https://philosophie-en-cours.net/blog/wp-content/uploads/2022/02/Arendt-Pluralite\%CC\%81-des-langues.pdf

[28] Barbara Cassin. *Ce que peuvent les mots*, Bouquins, 2022, p. 479-688.

[29] Barbara Cassin. *La nostalgie*, Fayard, coll. Pluriel, 2015.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

> – GG : Je voulais justement vous demander si vous écriviez désormais en anglais.
>
> – HA : J'écris en anglais, mais j'ai toujours gardé le sentiment d'une certaine distance avec cette langue. Il existe une différence énorme entre la langue maternelle et une autre langue. Dans mon cas, je le formule assez simplement de la manière suivante : en allemand je connais un nombre important de poèmes par cœur ; les poèmes sont toujours quelque part présents dans le fond de ma mémoire. Cela m'est devenu impossible aujourd'hui. Je fais des choses en allemand que je ne me serais jamais permises de faire en anglais. Non que je ne le fasse en anglais mais c'est à force d'audace, car d'une manière générale, j'ai toujours maintenu cette distance. La langue allemande est toujours restée quelque chose d'essentiel que j'ai toujours conservée consciemment intacte.
>
> – GG : Même dans les temps les plus amers ?
>
> – HA : Toujours. Je me disais : que peut-on faire ? Après tout, ce n'est pas la langue allemande qui est devenue folle. Et par ailleurs rien ne remplace la langue maternelle.

Barbara Cassin constate le détachement qu'opère Hannah Arendt entre la langue maternelle et son contexte d'origine lequel conduit à une séparation de la langue maternelle et du peuple.

Barbara Cassin en vient à parler de langue et de culture « hors sol », ce qui probablement, s'agissant de la langue, exprime bien le sentiment provoqué par l'exil, mais implique à nos yeux une rupture trop radicale de la langue d'avec ses sources. « hors sol » définit plus un état concevable mais transitoire qu'une nature profonde. Les langues ne peuvent pas être dissociées durablement, sans se perdre, des cultures qu'elles portent en elles, pas plus que ces cultures, toujours difficiles à identifier, ne peuvent être durablement et radicalement dissociées du ou des peuples qui en sont porteurs. Comme cela était exposé avec force par Vico, les langues et les cultures sont liées aux expériences historiques des peuples qui les vivent, en interaction les uns avec les autres et avec leurs environnements. Ce qui est fondamental c'est la non-identification de la langue à une population déterminée. On ne peut ni les identifier, ni les désolidariser totalement. On peut ainsi parler d'une possible déterritorialisation, au moins partielle des langues, au moins de certaines d'entre elles sous la pression d'une multitude de facteurs que nous n'allons pas développer ici. Ainsi, cette séparation, même temporaire, désessentialise la langue et lui permet de voyager dans ses espaces interculturels. Nous nous inscrivons ainsi contre toute forme d'essentialisation des langues et établissons à cet égard une continuité depuis Leibniz et Vico jusqu'à Hannah Arendt en passant par Humboldt, Nietzsche, Saussure et Cassirer.

Hannah Arendt développe l'écart qui existe entre la langue maternelle et les autres langues.

> – HA : Il est vrai que l'on peut l'oublier [la langue maternelle] ; je l'ai déjà observé chez certaines personnes. Des gens parlent mieux que moi

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

> d'autres langues qui ne sont pas leurs langues maternelles. Je parle moi-même toujours avec un fort accent, et je n'utilise pas souvent d'expressions idiomatiques. D'autres personnes sont capables de le faire parfaitement, mais c'est une langue dans laquelle un cliché en chasse un autre, car la productivité dont on peut faire preuve dans sa propre langue s'épuise lorsqu'on l'oublie.

Cette référence à une langue qui fonctionne par cliché est très importante chez Hannah Arendt qui en fera usage pour spécifier la langue administrative qui caractérise la langue et l'esprit de Eichmann[30]. Elle n'est pas non plus sans évoquer la novlangue de *1984* d'H.G. Wells, qui est typiquement le langage du totalitarisme, mais qui est aussi le langage de la publicité.

Enfin, le troisième élément, peut-être le plus important, prolonge admirablement les filiations que nous nous sommes efforcé de mettre en évidence. Il concerne l'impossibilité d'une langue universelle et du caractère indépassable de la pluralité des langues.

Voici ce texte souvent cité :

> Pluralité des langues : s'il n'y avait qu'une seule langue, nous serions peut-être plus assurés de l'essence des choses. Ce qui est déterminant, c'est le fait 1. qu'il y ait plusieurs langues et qu'elles se distinguent non seulement par leur vocabulaire, mais également par leur grammaire, c'est-à-dire essentiellement par leur manière de penser, et 2. que toutes les langues peuvent être apprises. Étant donné que l'objet, qui est là pour soutenir la présentation des choses, peut s'appeler aussi bien « Tisch » que « Table », cela indique que quelque chose de l'essence véritable des choses que nous fabriquons et que nous nommons nous échappe. Ce ne sont pas les sens et les possibilités d'illusion qu'ils recèlent qui rendent le monde incertain, et pas davantage la possibilité imaginable ou la crainte vécue que tout ne soit qu'un rêve, mais bien plutôt l'équivocité de sens qui est donné avec la langue et avant tout avec les langues. Au sein d'une communauté humaine homogène, l'essence de la table est indiquée sans équivoque par le mot « table », et pourtant, dès qu'il arrive aux frontières de la communauté, il chancelle. Cette équivocité chancelante du monde et l'insécurité de l'homme qui l'habite n'existeraient naturellement pas s'il n'était pas possible d'apprendre les langues étrangères, possibilité qui nous démontre qu'il existe encore d'autres « correspondances » que les nôtres en vue d'un monde commun et identique, ou quand bien même il n'existerait qu'une seule langue. D'où l'absurdité de la langue universelle – qui va à l'encontre de la « condition humaine », l'uniformisation artificielle et toute-puissante de l'équivocité.[31]

[30] Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, coll. Folio, 1991, p. 116-117, cité par Barbara Cassin, *Ce que peuvent les mots*, Bouquins, 2022, p. 671

[31] Hannah Arendt. *Journal de pensée*, cahier II, novembre 1950, p. 56-57. https ://philosophie-en-cours.net/blog/wp-content/uploads/2022/02/Arendt-Pluralite%CC%81-des-langues.pdf.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

De la même manière que toute essentialisation linguistique et culturelle est impossible, ou tout « nationalisme ontologique » tel que l'on pourrait le déduire de certains textes de Heidegger, de la même manière toute universalisation d'une langue réelle ou artificielle est impossible. Seule reste la pluralité des langues qui ne cessent de se renouveler dans leur diversité.

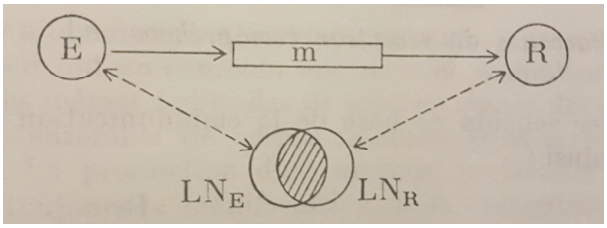
3 La grande divergence

Pourtant, sur le plan scientifique, on a assisté à une évolution divergente, particulièrement en linguistique, sous l'influence de la théorie mathématique de la communication.

Le coup d'envoi a été donné par Roman Jakobson qui dans ses *Essais de linguistique générale*[32] déclarait *:* « Dans l'étude du langage en acte, la linguistique s'est trouvée solidement épaulée par le développement impressionnant de deux disciplines parentes, la théorie mathématique de la communication et la théorie de l'information. »

Nombreux sont les manuels universitaires qui à la suite se sont inscrits dans ce mouvement réducteur en expliquant que la langue est d'abord un instrument de communication.

Ainsi, par exemple, le manuel de Linguistique générale de Bernard Pottier commence par un chapitre sur la communication linguistique et par la phrase « La communication linguistique est essentiellement l'échange de messages entre deux interlocuteurs au moins », illustrée par le schéma suivant :



Pottier commente ce schéma de la manière suivante :

« On suppose que l'émetteur E a une connaissance linguistique comparable à celle du récepteur R (langue naturelle de E # langue naturelle de R). Le message est de nature linguistique (sonore, visuel) ».

Le substrat de cette communication est « une *structure d'entendement*, très profonde, lieu de connaissance, par nature déliée des langues naturelles. Cette hypothèse est méthodologiquement nécessaire, et confirmée par l'expérience. On peut avoir entendu une conférence, se souvenir de son contenu, et avoir cependant oublié dans quelle langue naturelle elle a été prononcée. La rétention mémorielle est d'ordre conceptuel, et réactivée, naturellement, dans la langue la plus familière au sujet parlant. »[33]

Il est intéressant de souligner que Chomsky lui-même a dénoncé cette tendance moderne à réduire les langues à des moyens de communication. Bien qu'il ait lui-même

[32] Jakobson, R., *Essais de linguistique générale,* 1963, Éditions de minuit, p. 28
[33] *Linguistique générale*, Bernard Pottier, Klinksieck, 1985, p. 21

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

poussé la linguistique dans cette direction, il s'inscrit dans cette tradition classique où voisinent Leibniz et Humboldt[34] et où la langue est vue comme « instrument de la pensée ». L'expression « instrument de la pensée » n'est sans doute pas la plus heureuse. Chomsky ne confond pas langage et pensée, pas plus que Saussure. Il dit seulement qu'ils ne sont pas séparables. Vygotski emploie une formulation bien plus appropriée en parlant d'« accomplissement de la pensée dans la langue »[35].

Sans entrer dans une querelle de définition, il saute aux yeux que nous sommes à des années-lumière de la question soulevée trois siècles plus tôt par Leibniz, et que Noam Chomsky remet à l'ordre du jour dans son récent livre *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?* (Chomsky 2016).

Selon Chomsky,

> L'idée voulant que le langage ait pour fonction la communication est effectivement acceptée comme un dogme. On la formule généralement ainsi : « il importe que les mots employés au sein d'une communauté linguistique aient la même signification pour tous. La satisfaction de cette condition répond à la finalité première de la langue qu'est la communication » (Uzgalis 2012) (Chomsky 2016 : 27).

Or, toujours selon Chomsky,

> Ce dogme ne repose sur aucun fondement et des données assez probantes permettent de penser qu'il est carrément faux. Le langage est certes parfois employé pour la communication, tout comme le sont les styles de vêtement, l'expression du visage, la posture et bien d'autres choses. Cependant, les propriétés fondamentales de l'architecture linguistique confirment les enseignements d'une riche tradition philosophique pour laquelle le langage est essentiellement un instrument de pensée (bien que je n'aille pas aussi loin que Humboldt qui identifie l'une à l'autre) (Chomsky 2016 : 29).

On conçoit que le triangle scolastique, bien qu'il imprime tous les esprits, n'est plus acceptable aujourd'hui.

Pour qu'il devienne acceptable, il faudrait en changer radicalement l'environnement pour donner quelque chose tel que le schéma ici présenté.

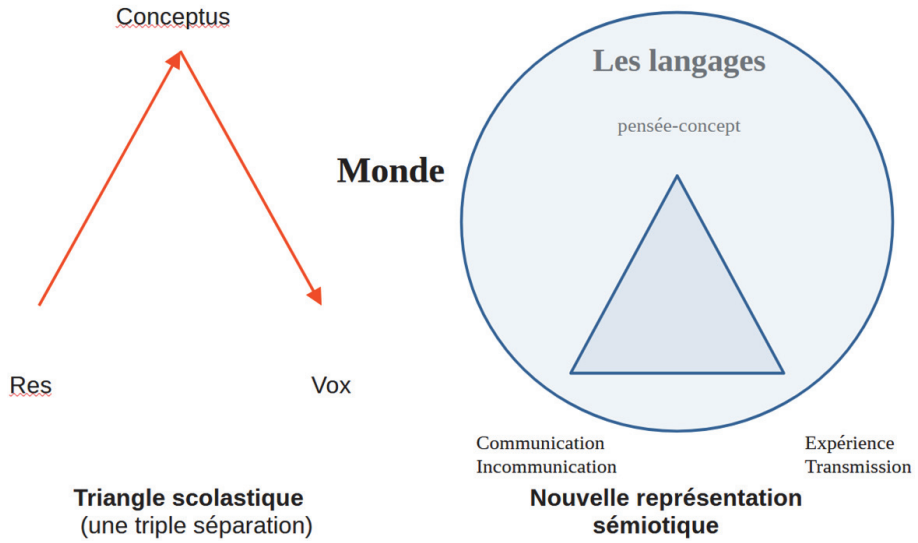
3.1 Révolution dans la représentation

Le changement de paradigme pourrait se lire ainsi : l'articulation chose-concept-mot fonctionne solidairement dans le bain d'un monde infini et infiniment en expansion qui est langage lui-même. L'interaction humaine navigue entre communication et incommunication et se nourrit de l'expérience vécue, individuelle et collective, présente, passée et future.

[34] Noam Chomsky, *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, Lux, 2016, p. 16 à 29

[35] Vygotski, L., *Pensée & langage*, 1934, 1997 pour la traduction, La Dispute

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406



Les pratiques sociales restent dépendantes de préjugés qui voient dans les langues de simples outils de communication face à une réalité qui est la même pour tout le monde.

Une meilleure connaissance du fait linguistique devrait nous amener à repenser complètement notre manière de penser et de gérer nos relations sociales et le monde, sens de l'invite de Michel Foucault.

4 Le nécessaire recentrement de l'éducation sur le langage

L'éducation doit effectuer un recentrement sur le langage qui n'est pas seulement un travail sur l'orthographe.

Pour bien faire, il faudrait passer en revue les différents textes définissant les missions de l'éducation dans un certain nombre de pays pour savoir quelle est la place du langage non comme outil, mais comme accomplissement.

Faute de pouvoir mener cette enquête dans le cadre de cet article, nous nous contenterons de commenter le référentiel européen qui définit les compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie.

4.1 Le référentiel européen

Les compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie valant cadre de référence européen (UE 2006) constituent l'annexe d'une recommandation du Parlement européen et du Conseil du 18 décembre 2006 sur les compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie.

Définition : « Les compétences clés sont définies en l'occurrence comme un ensemble de connaissances, d'aptitudes et d'attitudes appropriées au contexte. Les compétences

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

clés sont celles nécessaires à tout individu pour l'épanouissement et le développement personnels, la citoyenneté active, l'intégration sociale et l'emploi.

Les huit compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie définies par l'Union européenne sont :

- Communication dans la langue maternelle
- Communication en langues étrangères
- Compétence mathématique et compétences de base en sciences et technologies
- Compétence numérique
- Apprendre à apprendre
- Compétences sociales et civiques
- Esprit d'initiative et d'entreprise
- Sensibilité et expression culturelles

On ne peut être que frappé tout d'abord par l'insistance sur la « communication », qui anéantit la priorité accordée aux langues dans l'ordre de présentation. La présente liste comporte une contradiction conceptuelle et ne fait qu'actualiser la conception dominante du langage comme outil de communication. Pour que la première place ne soit pas qu'apparente, il faudrait que la langue et les langues apparaissent clairement en tant que langue et comme moyen de communication, comme le moyen d'accès au monde, la communication apparaissant alors comme objectif secondaire au sens où il est commandé par l'exercice du langage, l'*energïa* qui est notre activité proprement humaine dans le monde.

On ne peut qu'être surpris également par le fait que la sensibilité et l'expression culturelles sont présentées en dernière position, ce qui confirme que la dimension culturelle des langues est presque voire totalement ignorée.

Ensuite, les compétences mathématiques, scientifique, technologique avec une ligne spécifique pour le numérique, comme si le numérique n'était pas un aspect de la technologie, montrent parfaitement que l'objectif n'est pas la formation des esprits mais l'adaptation aux besoins de l'économie, ce qui est une bonne chose en soi mais ne résume pas les finalités de l'éducation. Au surplus, ce qui confirme l'impression précédente, l'esprit d'initiative lié à l'esprit d'entreprise, semble viser le monde de l'entreprise ce qui est une bonne chose en soi mais ne résume pas les finalités de l'éducation.

Par ailleurs, « apprendre à apprendre », qui est la compétence pour acquérir d'autres compétences, c'est-à-dire le moyen de l'autonomie. Son positionnement est étrange. Une telle compétence, mère de toutes les autres devrait être en première position. Mais là, elle rencontre la langue, et très exactement la langue maternelle, qui est la mère de tous les savoirs et de toutes les compétences, sans laquelle il n'y a ni savoirs nouveaux,

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

ni compétences nouvelles et donc pas d'autonomie. Mais comme les auteurs ont de toute évidence une conception réductionniste de la langue, il convient de compenser cette insuffisance manifeste, en inscrivant une ligne supplémentaire correspondant à un b-a-ba de la pédagogie.

On peut ajouter que l'exposé des motifs qui précède la description plus détaillée de chaque rubrique ne contredit pas et plutôt renforce ce sentiment d'une priorité à l'économie sur la formation des esprits.

« Les compétences clés sont considérées comme étant aussi importantes les unes que les autres, dans la mesure où chacune d'entre elles peut contribuer à la réussite de l'individu vivant dans une société de la connaissance. »

Donc, on note que la compétence numérique est aussi importante que la compétence en langue qui est clairement une compétence parmi d'autres.

4.2 Remettre le langage à la première place

Cette hiérarchisation est à notre avis insoutenable et nous voudrions donner deux illustrations.

La première concerne la question du redoublement, vaste sujet pour les politiques éducatives depuis des décennies.

Tout le monde est d'accord pour considérer que le redoublement de classe est une réponse peu satisfaisante au problème du retard scolaire.

Dès lors, quand on veut diminuer le recours au redoublement, particulièrement développé en France notamment, ou bien on se contente de faire passer les élèves en classe supérieure en espérant que l'élève opérera malgré tout son apprentissage, ou bien on prend l'option d'un soutien individualisé précoce ou d'un enseignement différencié qui tienne mieux compte du niveau de chacun.

La première option, pour ne pas conduire à un abaissement généralisé, se solde en réalité par la mise en place de structures consistant à garder dans le système les élèves jusqu'à la fin de l'enseignement obligatoire. Cela nourrit des générations entières de chômeurs, représentant un pourcentage significatif de chaque cohorte démographique, qui resteront toute leur vie en marge de la vie économique.

L'autre option vise à doter les élèves, tous les élèves, des capacités minimales pour apprendre, capacités minimales qui passent nécessairement par une certaine maîtrise du langage. On notera que cette visée dans un cadre scolaire ne compense que partiellement les inégalités incompressibles dues à l'environnement familial, mais est le seul moyen d'améliorer efficacement l'intégration dans la société et la cohésion sociale.

On peut appliquer ce raisonnement au vaste problème de l'éducation en milieu plurilingue qui est la caractéristique de la plupart des pays africains.

L'échec scolaire n'est pas une spécificité des pays africains, mais il est particulièrement important en Afrique et constitue un obstacle majeur au développement économique et à l'épanouissement personnel.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

Même en retenant une approche globale, et sans tout ramener à l'éducation, on est obligé de reconnaître l'importance du facteur linguistique.

Dans le cadre francophone, l'analyse a été largement faite depuis les années 2000. L'amélioration du niveau de français (d'anglais en pays dits « anglophones ») est probablement incontournable, mais celui-ci doit s'appuyer sur les langues quotidiennement parlées par les enfants dans leurs familles. Ce qui peut apparaître comme la quadrature du cercle, dans la mesure où toutes les langues africaines ne sont pas décrites et, quand elles le sont, elles ne sont pas nécessairement pédagogiquement équipées, et les enseignants ne sont pas toujours formés. Malgré les difficultés de mise en œuvre, il semble qu'il n'y ait pas d'alternative à cette orientation qui demande des décennies d'effort continu et sans relâchement. L'enjeu profond est, grâce au plurilinguisme, de transformer un handicap en atout. Et si les politiques linguistiques éducatives ont besoin de bases conceptuelles communes, elles se construisent et se déploient d'abord dans des cadres territoriaux.

Ces remarques très générales, trop générales, à propos d'une problématique complexe, n'ont d'autre objectif que de souligner l'absolue nécessité d'un recentrage de l'éducation sur le langage, comme mode d'être et de penser, ce qui n'a rien à voir avec le « beau langage ». « L'enjeu, nous rappelle Pierre Judet de la Combe, est donc de prendre à l'école le langage comme un tout, comme un monde en soi, objectivable et praticable dans l'ensemble de ses aspects : normatif et historique, c'est-à-dire ouvert à la nouveauté, celle qui a eu lieu dans le passé, avec les œuvres, et celle dont se rend capable l'élève par le développement de sa propre langue, en écho à celle des textes, et dans son rapport aux autres langues. »[36]

Conclusion

Cet article ne constitue qu'un survol. Nous avons privilégié quelques penseurs représentant à notre avis des jalons nécessaires, mais nous en avons laissé beaucoup dans l'ombre qui pourtant auraient probablement permis d'enrichir et de nuancer cette réflexion. En suivant un fil conducteur, nous avons pu donner l'impression d'une fausse simplicité en suggérant des filiations, parfois inattendues. C'est sans doute beaucoup plus compliqué que cela, et ce fil conducteur, fruit de notre propre regard qui fait fi des controverses philosophiques, n'est qu'un aperçu des possibles, une réactivation de débats anciens, la résurgence d'une interrogation qui, depuis la lettre de Gargantua à Pantagruel, se poursuit de génération en génération, avec en ligne de mire une refondation de la culture générale en lien avec le langage, et en toile de fond la question de l'universalité. L'universalité, est-ce ce que les humains ont en commun, PPCD illusoire, ou la somme de ce qu'ils partagent et de leurs singularités ? C'est toute la différence entre monolinguisme et plurilinguisme.

[36] Pierre Judet de la Combe, « Le langage, enfin matière première de l'école ? », dans revue *Esprit*, n° 437, septembre 2017.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406